

## XII<sup>e</sup> Rendez-vous de l'Internationale des Forums

### *Journée préparatoire à Millau*

François Terral

### L'angoisse de la psychanalyse \*

« Devant un panneau "Attention aux enfants", vous pensez d'abord que vous êtes un danger pour les enfants, ou plutôt que les enfants sont menaçants<sup>1</sup> ? » Cette question est celle que Yann Diener, psychanalyste, a choisie pour débiter son article paru dans le *Charlie Hebdo* du 24 juin 2020. Il y dit les enjeux de la coupure interprétative en psychanalyse, celle qui renvoie à la possibilité de lever ce type de paradoxe auquel une telle formulation nous confronte. Mon titre, « L'angoisse de la psychanalyse », s'offre au même paradoxe. Parler sous ce titre, c'est d'abord l'occasion de proposer un repérage de l'angoisse, centré sur l'expérience de la psychanalyse et son savoir théorique. Mais ce titre vise aussi à interroger un fait de la clinique : la psychanalyse amène le patient à traverser l'angoisse. Ce second niveau implique que l'analyste soit en mesure d'y faire face sans perdre ses moyens. Il en va de sa formation, soit de celle liée à sa propre analyse, avant de parler d'autres dimensions nécessaires – recherches théoriques, contrôle de sa pratique, etc.

#### « L'angoisse provoquée »

Contrairement peut-être à ce qu'on pourrait croire, tous les patients ne sont pas angoissés au moment de s'adresser à un analyste – je parle de ceux qui sont adultes, car la question se pose différemment pour l'enfant, j'y reviendrai. Ce n'est pas forcément cela qui les amène. Par contre, tous, de manière différente et plus ou moins durable, vont, du fait de l'expérience du travail analytique, rencontrer l'angoisse. Pour l'analyste, c'est le signe que la tâche analysante prend toute sa consistance. Car c'est le signe d'une rencontre particulière : la rencontre avec ce que Lacan nomme le *désir de l'analyste* – façon de désigner ici son engagement personnel dans

le travail analytique, au-delà de la seule question de maîtrise du dispositif. Du fait même de la nature de l'acte analytique en effet, l'analyste est amené à confronter l'analysant à ce qu'il y a de plus radical et obscur dans sa vie, dans son histoire, dans son propre désir et ses empêchements. Aussi inconfortable soit-elle, cette confrontation est féconde en découvertes pour l'analysant. L'angoisse, devenue question, ouvre à la possibilité d'élucider certains niveaux de souffrance, d'expériences négatives, d'impasses de divers ordres qui font symptôme pour lui.

Il ne tarde pas à éprouver aussi que parvenir à éclairer ainsi, par sa propre parole et les interprétations proposées par l'analyste, l'obscur de son symptôme a cet effet de faire reculer l'angoisse. Cela amène Lacan à noter que s'agissant de l'analyste, je le cite, l'angoisse du patient « est une angoisse qui nous répond, [...] une angoisse avec laquelle nous avons [...] un rapport déterminant. » Et il soutient aussi que c'est « une angoisse que nous provoquons <sup>2</sup> ». On comprend ici qu'il en va de l'efficace même de la psychanalyse, une efficace qui exige un solide lien de transfert entre l'analysant et l'analyste.

S'il fallait relativiser cette angoisse dite *provoquée* chez le patient, nous pourrions rappeler l'analogie amenée par Freud entre l'analyste et le chirurgien, analogie qu'il formule comme argument amené pour contrer les critiques faites à la psychanalyse. Ces critiques, il le dit, témoignent d'une certaine méconnaissance des processus psychiques inconscients – il est rare qu'il en soit autrement de nos jours. Et en effet, je cite Freud, qui a parfois des propos dont la justesse peut désarmer autant que surprendre : « Personne ne songe à reprocher au chirurgien, les souffrances d'une opération, pourvu qu'elle soit couronnée de succès. Il doit en être de même pour la psychanalyse <sup>3</sup> [...]. » Et il ajoute : « D'ailleurs, ces désagréments sont bien peu de chose comparé aux tortures de la maladie <sup>4</sup>. »

### « L'inquiétante étrangeté »

C'est un éclaircissement fondamental de la réalité de l'angoisse qu'a apporté la psychanalyse avec sa découverte de l'inconscient. Je vous propose de nous arrêter d'abord sur le texte de Freud « L'inquiétante étrangeté <sup>5</sup> ». Il paraît en 1919, soit à un moment charnière de ses recherches et de son enseignement. Ce moment est en effet celui où Freud va franchir un pas conceptuel majeur, en définissant *l'au-delà du principe de plaisir*. Cette avancée le conduit à résoudre un grand nombre des difficultés qui se posaient à lui dans sa pratique, à partir de la prise en compte de ce qu'il nommera alors *pulsion de mort*.

Le point de départ de Freud n'est pas psychanalytique, puisqu'il nous montre d'abord en quoi cette expérience de « l'inquiétante étrangeté » est du registre des qualités de notre sensibilité, domaine qui renvoie à la dimension de l'esthétique, laquelle s'intéresse d'abord à la perception et à la sensation du beau. On est là un peu loin de la psychanalyse... sauf à considérer que notre émotion esthétique est aussi prise dans des déterminations inconscientes. C'est ce que Freud va démontrer s'agissant ici d'un domaine opposé au beau. Ainsi, une expérience qui suscite une inquiétante étrangeté, dit Freud, « ressortit à l'effrayant, à ce qui suscite l'angoisse et l'épouvante <sup>6</sup> [...] ».

### *Heimlich, Unheimlich*

Freud choisit de rendre compte au lecteur de l'étude linguistique serrée qu'il va mener du terme allemand, à la recherche de ce que la langue a pu y déposer. « L'inquiétante étrangeté », c'est l'*unheimlich*, terme composé du signifiant *heimlich* <sup>7</sup>, qu'on peut traduire par familier, cher et intime, ou encore non étranger, et du préfixe *un* qui indique la notion de contraire, soit une signification proche des termes étranger, hostile, inquiétant. Cette opposition dont on pourrait se contenter pour réfléchir à l'angoisse ne dit rien des subtilités de la langue et des complexités des phénomènes de langage, lesquels sont au cœur de la psychanalyse.

Ces subtilités que Freud découvre ici peuvent se résumer à un point essentiel qui efface l'opposition des deux termes : « *Heimlich* [dit-il] est donc un mot dont la signification au fil du temps évolue en direction d'une ambivalence, jusqu'à ce qu'il finisse par coïncider avec son contraire *unheimlich*. *Unheimlich* est en quelque sorte une espèce de *heimlich* <sup>8</sup> » ; « [...] la définition de l'*unheimlich*, c'est d'être *heimlich* <sup>9</sup> », dit Lacan dans son séminaire. Autrement dit, ce qui m'est étranger et inquiétant l'est d'être aussi intimement familier à moi-même. Cet effet porté par la langue, révélé par elle, s'éclaire de l'hypothèse de l'inconscient <sup>10</sup>.

L'expérience d'inquiétante étrangeté s'impose donc au sujet quand, je cite Freud, « ce qui devait rester un secret, dans l'ombre, [...] en est sorti <sup>11</sup> ». Et quand il en est ainsi, l'angoisse s'impose en même temps. Mais une constante apparaît, soulignée par Freud : la situation provoquant l'inquiétante étrangeté renvoie toujours au vécu de la personne, ce qui pourrait laisser à penser que nous ne sommes donc pas livrés sans limite à ce type d'expérience. Sauf que pour Freud, et pour la psychanalyse, le vécu renvoie aussi à la vie psychique, aux fantasmes, aux complexes et peurs infantiles refoulés, qui ne manquent pas de se réveiller à l'âge adulte, à la

faveur d'une mise en résonance portée par les mots. Ainsi peut s'expliquer pourquoi certaines situations ou scènes d'une œuvre de fiction, de littérature, de cinéma, qui ont été imaginées et écrites par quelqu'un d'autre, et non vécues réellement par la personne, peuvent confronter à des situations étranges, angoissantes, voire susciter de l'insupportable.

### Rien d'étranger...

Se précise donc une proximité étroite avec la structure de certaines productions de l'inconscient. Un rêve, un lapsus sont de l'ordre de la confrontation à un dévoilement qui peut faire inquiétante étrangeté. Mais pour peu qu'une telle expérience, reprise dans les mots d'une parole analysante, s'offre à l'interprétation, cela peut faire étape essentielle dans le travail d'une analyse. Dans le mouvement de dévoilement de ce qui devait rester dans l'ombre, Freud reconnaît la levée du refoulement. « [...] là est [dit-il] réellement la nature secrète [*geheim*] de l'étrangement inquiétant, [...] le *Unheimlich* n'est en réalité rien de nouveau ou d'étranger, mais quelque chose qui est pour la vie psychique familier de tout temps, et qui ne lui est devenu étranger que par le processus de refoulement <sup>12</sup> ».

La lecture de ce texte de Freud sera l'occasion de s'intéresser à d'autres considérations s'agissant de l'inquiétante étrangeté. Freud précise un éventail d'expériences intégrant la magie, la superstition, la fatalité, l'animisme, les fantômes, le double ou d'autres évocations horribles... sans parler de considérations extraites de la clinique de la psychanalyse. Ce qui revient comme un point commun, ce sont les effets de l'impossible symbolisation de la mort pour l'être parlant. « La proposition : tous les hommes sont mortels [dit-il] a beau parader dans les manuels de logique comme modèle d'affirmation universelle, aucun homme ne se résout à la tenir pour évidente, et il y a dans notre inconscient actuel aussi peu de place que jadis pour la représentation de notre propre mortalité <sup>13</sup>. » La rationalité de notre modernité a-t-elle plus de prise sur les forces de l'inconscient à cet égard ? Sans doute pas.

### Silence, solitude, obscurité

Afin d'avancer vers l'articulation que fera Lacan de ces questions et surtout mieux circonscrire ce que ce terme d'angoisse recouvre, je voudrais m'arrêter à une remarque de Freud. Elle vient comme réponse à une question posée plus tôt dans son texte : « D'où provient, d'autre part, l'inquiétante étrangeté du silence, de la solitude, de l'obscurité <sup>14</sup> ? », demande-t-il. Et il finit son texte en disant que ces trois circonstances sont celles « auxquelles

s'attache chez la plupart des humains une angoisse infantile qui ne s'éteint jamais tout à fait <sup>15</sup> ».

À cet égard, Freud rapportait le dire d'un « enfant, anxieux de se trouver dans l'obscurité, s'adressant à sa tante qui se trouve dans une pièce voisine. "Tante, parle-moi ; j'ai peur. – À quoi cela te servirait-il, puisque tu ne me vois pas ?" À quoi l'enfant répond : "Il fait plus clair lorsque quelqu'un parle <sup>16</sup>." » Voilà bien une parole sensible aux effets les plus subtils du vécu : l'obscurité, l'isolement n'ont pas le même poids, la même densité, dès lors qu'une voix aimée les perce. Lacan faisait remarquer que même si beaucoup d'enfants sont concernés par la peur de l'obscurité <sup>17</sup>, ce n'est pas le cas de tous. Toujours est-il qu'il souligne à cette occasion que le défaut de certains repères est une dimension de l'angoisse <sup>18</sup>.

Alors, quand il fait noir, serait-ce seulement la lumière qui fait défaut ? À suivre le sérieux de ce que nous apporte cet enfant, on peut dire que si la voix qui lui parle apaise son angoisse, c'est parce qu'elle porte un désir pour lui : « Je ne suis pas loin, sois tranquille, parlons ensemble », aura pu lui dire la tante aimée. Et en effet, les situations de solitude, de silence, d'obscurité posent cette question au sujet, insidieusement : que suis-je pour l'Autre ? On pourrait décliner : que suis-je pour elle, pour lui (et même pour eux), qui me laisse seul, qui ne me demande rien, qui ne me voit pas ? De telles questions peuvent finir par devenir écrasantes pour l'être parlant, insupportables d'angoisse, et je ne parle pas seulement de l'enfant bien sûr.

### Manque du manque

Si pour Freud l'angoisse surgit quand le sujet se confronte au manque – ici le manque de la présence de l'autre <sup>19</sup> –, ce qu'il situe comme la « réaction au danger de la perte de l'objet protecteur <sup>20</sup> », Lacan soutient une thèse qui nuance, mais précise cette lecture. Elle se formule dans un redoublement : l'angoisse, soutiendra Lacan, vient quand c'est le manque qui vient à manquer.

Prenons un peu de recul pour éclairer ce point. Car cette formulation nous ramène au rapport du sujet au désir, c'est-à-dire là où s'éclaire ce qui se joue dans l'angoisse telle que la psychanalyse en déploie la logique. Si l'apport de Lacan est crucial ici, c'est qu'il nous amène à situer l'objet du désir non pas tant comme ce qui satisferait le désir, et qu'il suffirait d'acquérir – idée fort commune que l'on peut avoir du désir, qui est insuffisante –, que comme, du fait d'être manquant par définition, ce qui *cause le désir*, autrement dit ce qui *pousse* le sujet vers tel ou tel objet à acquérir, lequel une fois obtenu ne pourra se révéler qu'insatisfaisant : le capitalisme

l'a bien compris. Cet objet cause du désir, il lui donne un nom qu'on pourrait dire universel à toutes expériences de réalisation du désir : objet *a*, soulignant que sa *fonction de cause* du désir nous reste voilée <sup>21</sup>.

Lacan rappellera aussi dans son séminaire que « le manque est radical, radical à la constitution même de la subjectivité <sup>22</sup> ». Dès lors se pose la question de la position de l'être parlant par rapport au manque : comment consent-il à en être sujet ? Question éthique qui trame une vie et donc un travail d'analyse. La réponse à une telle question est propre à chacun, même s'il en va aussi du réel des aléas d'une vie. Et puis elle emporte ses effets d'angoisse, Lacan indiquant que l'angoisse est le « terme intermédiaire entre la jouissance et le désir, [et que c'est] sur le temps de l'angoisse que le désir se constitue <sup>23</sup> », dernière remarque que vérifie particulièrement la clinique de l'enfant.

### Jouissance de l'Autre

Ainsi, ce qui manque à cet enfant, plus que la lumière, et plus que la présence d'un autre bienveillant, c'est le désir de cet Autre et la parole qui le porte, désir en tant qu'il inscrit et maintient l'enfant dans un rapport au manque, qu'on peut nommer ici *séparation*. Séparation – et donc perte et manque – qui rend possible son propre rapport au désir. C'est elle en effet qui dynamise en même temps le lien affectif et le processus de la demande : « Tante, parle-moi », demandait l'enfant.

Quand l'obscurité, la solitude ou le silence se fait plus dense, l'Autre du sujet, dont jusque-là la marque du désir permettait au sujet de situer sa place en tant que distincte de la sienne, peut finir par imposer une présence d'une étrange et inquiétante densité. Une présence qui tend à effacer toute limite de séparation. Dans les doutes du sujet à l'endroit de l'Autre, dans sa culpabilité à son égard – elle n'est jamais loin – et les ruminations les plus diverses qui occupent le sujet, l'Autre devient pour lui envahissant, étouffant. C'est ce trop qui est cause de l'angoisse. Il a pour effet de réduire le sujet à l'objet de l'Autre, en le mettant à la portée de sa jouissance, au sens ici où l'on jouit de quelque chose dont on a pris possession.

Cette situation, rapidement invivable, tout le monde la connaît, et notamment à partir de l'expérience que nous fait vivre le cauchemar. « [...] l'angoisse de cauchemar est éprouvée à proprement parler comme celle de la jouissance de l'Autre. Le corrélatif du cauchemar, c'est l'incube <sup>24</sup> ou le succube, cet être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance <sup>25</sup> », car c'est ainsi qu'on représente l'incube, assis sur sa proie endormie, prêt à jouir d'elle.

Mais l'angoisse ne se résumant pas au cauchemar nocturne, l'hypothèse de l'inconscient nous permet de soutenir que l'être parlant ne fait pas seulement des cauchemars en dormant. La vie quotidienne, affective, sociale peut être aussi devenue un cauchemar, au sens plus large du terme, répétant des séquences aliénantes et angoissantes. La vie professionnelle aussi peut l'être, bien sûr, je vais y revenir dans un instant. Le paradoxe ici est que, ces situations cauchemardesques se répétant et finissant par faire symptôme, le sujet peut être amené à se poser la question de ce qui se satisfait pour lui dans cette répétition. Cette question vient souvent de la reconnaissance du signal qu'est l'angoisse pour l'analysant, celui du manque d'un manque donc, et plus précisément encore, selon les mots de Lacan, le signal du « défaut de l'appui que donne le manque <sup>26</sup> ». Cet appui, c'est celui du désir.

### Se redonner la parole

Au-delà de la clinique, Freud savait que la psychanalyse pouvait angoisser et il l'évoque dans le texte dont nous venons de parler, à partir de l'idée que, la psychanalyse s'occupant de découvrir les forces secrètes à l'œuvre en l'être humain, elle puisse être elle-même, de par cela, je le cite, « devenue étrangement inquiétante aux yeux de bien des gens <sup>27</sup> ». Si d'aucuns cherchaient des raisons de s'inquiéter, voire de rejeter la psychanalyse, en voici une : *l'unheimlich* de la psychanalyse.

Mais ce qui domine dans le lien social aujourd'hui pose des questions peut-être plus fondamentales encore. Ainsi, puisqu'on en parle, ce rejet de la psychanalyse s'éprouve particulièrement là où justement depuis sa découverte une place lui avait été faite – je parle des *métiers de l'humain*. Ils sont concernés, d'être pris dans un très inquiétant renouvellement des modalités d'encadrement de l'action professionnelle. Sous couvert d'*optimisation*, d'*innovation*, de *réduction des coûts*, et j'en passe, la pensée est maintenant séparée de l'action, la conception et l'organisation des pratiques, séparées de leur réalisation. Et donc, là où la réflexion et l'élaboration collective quotidienne étaient de mise, une élaboration qui implicitement mettait au travail les effets de l'inconscient, c'est la seule exécution silencieuse et solitaire qui est attendue. Celle d'une action pensée en amont, et par d'autres. Sans doute faudrait-il nuancer, selon les contextes professionnels, mais s'il fallait vider de leur humanité les métiers en question, on ne s'y prendrait pas autrement.

Que retenir alors pour analyser les désordres qui découlent d'une telle situation, sachant qu'ils sont massifs, et que ne sont pas seulement concernés

ces métiers <sup>28</sup> ? Le rejet de la psychanalyse que je disais est, je crois, à situer au-delà de ce qu'elle est comme référence théorique et appui éthique pour des professionnels. Ce qui est rejeté, beaucoup plus fondamentalement ici, c'est la considération de la parole des acteurs professionnels, la parole comme vecteur d'un désir et d'une possible mise en sens de l'action. C'est ce même rejet d'une parole qui désire, c'est-à-dire qui questionne, que Lacan a isolé à partir des apports concernant le discours capitaliste, dont il montre qu'il s'accompagne d'une destruction du lien social. Dès lors est rejetée la nécessaire prise en compte de l'angoisse que peuvent à l'occasion créer toutes situations professionnelles.

Car, faut-il le rappeler, il arrive que travailler confronte à l'angoisse, et singulièrement celle de ne pas, ou plus, comprendre ce qu'il faut faire... Et puis s'agissant des *métiers de l'humain*, l'angoisse est aussi celle qui peut apparaître d'avoir à faire avec la complexité des réalités des publics, avec la propre angoisse et la souffrance de ces personnes devant la vie, devant la mort, tout simplement – souffrance aggravée par le sentiment de ne plus pouvoir être écouté sur ça. « L'angoisse est indomptable, on ne peut lui commander de se coucher <sup>29</sup> », souligne Patrick Barillot dans le texte de présentation des journées internationales. Ce qu'on fera bien de ne pas perdre de vue.

Alors, comment font-ils, celles et ceux qui y restent malgré tout, qui n'ont pas décidé d'aller voir ailleurs, voire de changer de métier, car on en est là ? Comment font-ils, une fois pris acte que la plainte était une forme d'impasse – ce qui prend du temps ? Seuls d'abord, puis à plusieurs peut-être, modestement, non sans devoir payer un certain prix, en termes de temps notamment, ils s'inventent des occasions. D'abord celle de retrouver un peu d'air, de se donner une respiration. Puis celle de se redonner la parole ; pour eux-mêmes et pour d'autres. Se redonner la parole pour, par la voie d'un questionnement soutenu, d'une *recherche des pourquoi* <sup>30</sup>, tenter de retrouver *l'appui* qui leur manque, celui qui fonde le désir, au-delà de l'angoisse : l'appui du manque.

---

\*<sup>↑</sup> Intervention à la journée préparatoire au Rendez-vous international 2024 « L'angoisse, comment la faire parler ? », qui s'est tenue à Millau, le 2 mars 2024.

1.<sup>↑</sup> Y. Diener, « Comme de malentendu », *Charlie Hebdo*, mis en ligne le 24 juin 2020, paru dans l'édition 1457 du 24 juin 2020.

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 71.
3. [↑](#) S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975, p. 63.
4. [↑](#) *Ibid.*
5. [↑](#) Traduction de *l'Unheimlich* par Marie Bonaparte. D'autres traductions sont aujourd'hui proposées, comme celle du traducteur de Freud, Olivier Mannoni, qui a opté pour « l'inquiétant familial ».
6. [↑](#) S. Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, Folio-Essais, 1985, p. 213.
7. [↑](#) *Heim* renvoie à maison ou foyer, utilisé ici comme préfixe (Lacan s'y arrête et en fait usage dans le séminaire sur l'angoisse, notamment p. 60.) Le suffixe *lich* signifie « de manière ».
8. [↑](#) S. Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, *op. cit.*, p. 223.
9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 60.
10. [↑](#) La psychanalyse nous montre que d'autres réalités humaines s'ouvrent sur de possibles définitions paradoxales. Le concept de jouissance me semble en être un bon exemple, comme celui de symptôme, Lacan précisant par exemple qu'il est pour le sujet à la fois de l'ordre d'une défaillance et d'une solution. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 27.
11. [↑](#) S. Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, *op. cit.*, p. 222.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 246.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 247.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 254.
15. [↑](#) *Ibid.*, p. 263.
16. [↑](#) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, chap. xxv, « L'angoisse », Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965, p. 384.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 74.
18. [↑](#) *Ibid.*
19. [↑](#) Freud aura précisé cela dans son texte *Trois essais sur la sexualité*, paru en 1905, cf. 3<sup>e</sup> partie, chap. v, « La découverte de l'objet ». « L'angoisse chez les enfants n'est à l'origine pas autre chose qu'un sentiment d'absence de la personne aimée. [...] ; ils sont angoissés dans l'obscurité, car on n'y voit pas la personne aimée, et cette angoisse ne s'apaise que lorsqu'ils peuvent tenir sa main » (p. 135).
20. [↑](#) S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926, Paris, Puf, 1968, p. 98.
21. [↑](#) Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 323.
22. [↑](#) *Ibid.*, p. 158. Dans le même paragraphe, il dit encore que « la façon la plus certaine d'approcher ce quelque chose de perdu, c'est de le concevoir comme un morceau de corps. » Cf. la théorie du rapport au manque fondée sur les rapports de privation, frustration et castration.
23. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 204-205.
24. [↑](#) Du latin *incubus*, « couché sur » ; cela donne aussi l'incubation, soit le fait de couvrir, telle la poule par exemple, couchée sur ses œufs. Succube est un dérivé féminin d'incube.
25. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 76.
26. [↑](#) *Ibid.*, p. 67.
27. [↑](#) S. Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, *op. cit.*, p. 249-250.

28. [↑](#) On lira sur ces questions, par exemple, Marie-Anne Dujarier, professeure de sociologie à l'université Paris-Cité-IHS/LCSP, et notamment l'article du *Monde*, « Le paradoxal déploiement du management par les dispositifs », paru le 5 février 2024.

[https://www.lemonde.fr/emploi/article/2024/02/05/le-paradoxal-deploiement-du-management-par-les-dispositifs\\_6214821\\_1698637.html](https://www.lemonde.fr/emploi/article/2024/02/05/le-paradoxal-deploiement-du-management-par-les-dispositifs_6214821_1698637.html)

29. [↑](#) P. Barillot, Argument du XII<sup>e</sup> Rendez-vous de l'Internationale des Forums du Champ lacanien « L'angoisse, comment la faire parler ? », les 3 et 4 mai 2024, à Paris.

30. [↑](#) J. Lacan, Entretien avec Emilia Granzotto pour le journal *Panorama* (en italien), à Rome, le 21 novembre 1974. Source Internet.